

Empreintes existentielles ou empreintes textuelles? Vers une réécriture d'une histoire vivante

Nicol A. Barria-Asenjo¹; Alain Badiou²

Love is played as truth precisely there, in the radical knowledge of those who capture its effect³- Alain Badiou.

Beginnings are measured by what they authorize to restart⁴. - Alain Badiou.

Mao stated the formula that I like to quote a lot: they ask me where is the bourgeoisie and well, the bourgeoisie is in the communist party.⁵- Alain Badiou.

having some ideas is not enough to be a philosopher - Alain Badiou.

I. Nicol A. Barria-Asenjo:

Nous devons comprendre votre parcours comme une construction double, une évolution en lien avec vos expériences et les événements de votre vie qui ont contribué à votre trajectoire intellectuelle. À mon avis, nous sommes en présence du philosophe le plus important de notre temps. Il nous faut donc recevoir le message du “dernier Badiou” à la lumière de vos écrits et interventions actuelles (séminaires ouverts). Alors si on a besoin de construire votre biographie intellectuelle et, surtout, de façonner une cartographie générale qui serve de guide aux intellectuels et aux disciples qui suivent et étudient vos théories et vos lignes de pensée, commençons par des questions générales. Quelles sont, selon vous, les moments cruciaux que vous identifiez dans votre vie qui ont servi à produire l'émergence du signifiant maître que nous connaissons comme “Alain Badiou” ?

Alain Badiou:

Il est particulièrement difficile de répondre à des questions qui touchent à l'intime devenir de la subjectivité active. Il faudrait être le psychanalyste de soi-même, ce que la rigueur de Freud interdit. Je veux seulement indiquer quelques pistes.

La première, et sans doute de loin la plus importante, est la lutte que j'ai livrée dès l'enfance contre l'indifférence agressive de ma mère, laquelle m'en voulait d'être né, et ce pour plusieurs raisons : dans sa jeunesse, et dans l'ambiance du “premier féminisme”, celui par exemple

de Simone de Beauvoir, dont elle avait à peu près l'âge, elle avait d'abord décidé de n'avoir pas d'enfant, de ne pas entrer dans la figure réactionnaire de la mère, de se consacrer à une œuvre à valeur universelle. Mais son amour violent pour mon père l'avait convaincue d'accepter une naissance, celle de mon frère., né en 1933. Trois ans plus tard, en 1936, c'était, en France, l'enthousiasmante période semi-révolutionnaire du Front Populaire. Je naquis en 1937, comme un effet de cet enthousiasme. Ma mère, qui avait cette fois négligé les protections classiques sans en appeler ensuite à l'avortement, espérait qu'au moins le bébé “front-populaire” serait une fille, pour faire différence avec mon frère. Hélas ! Non seulement j'étais comme lui de sexe masculin, mais j'étais un fœtus énorme, lequel, à la naissance, du coup très douloureuse, pesait entre 5 et 6 kilos. L'inconscient de ma mère organisa alors une sorte de guerre contre moi, le mal-venu. Elle préférait mon frère de façon totalement visible ; elle m'accusait à tort dans des affaires de rideaux salis d'encre, ou de vaisselle cassée ; elle niait la valeur de mes succès scolaires, que je multipliais, en vain, pour conquérir son amour.

Cette agressivité dura pendant toute sa vie, sous des formes variées. Une anecdote significative : quand j'étais en classe de première, j'obtins, dans la matière “rédaction française” la première place dans le concours national de tous les lycées de France, qui a lieu tous les ans, et s'appelle le Concours Général. Quatre ans plus tôt, mon frère avait obtenu la cinquième place. Commentaire de ma mère : “le niveau du concours général a dû beaucoup diminuer”...

¹ Universidad de los Lagos, Departamento de Ciencias Sociales. nicol.barriaasenjo99@gmail.com

² Escuela Normal Superior de Paris. Université de Vincennes à Saint-Denis.

³ A. Badiou, *The Scene of Two*, Translated From *De l'amour*, Flamou, 2000, p. 54.

⁴ A. Badiou, La Comuna de Paris: una declaración política sobre la política, La Tizza, 2021. Available: <https://medium.com/la-tiza/la-comuna-de-par%C3%ADs-una-declaraci3n-pol%C3%ADtica-sobre-la-pol%C3%ADtica-1-61fbb4909c00>

⁵ A. Badiou, *Comment parvenir à proposer [...] une orientation politique en pensée et en actes*, Séminaire dirigé par Alain Badiou, Lundi 14 novembre 2022.

Devant ce genre d'injustice, je suis devenu, dès qu'il s'agissait du rapport à ma mère, fuyant et menteur.

Finalement, je peux dire que ce qui m'a composé a été l'effet double de cette sourde querelle mère/fils, son aspect dialectique. D'abord, j'ai continué à viser l'excellence dans toutes les formes de compétition intellectuelle auxquelles je participais, traduisant ainsi un désir acharné de séduction. D'un autre côté, j'abritais ma vie, pour ne pas l'exposer à de nouveaux sarcasmes maternels. D'où une tendance au secret et au mensonge, pour tout ce qui relevait de mon existence, notamment sentimentale. Je devais ainsi, inévitablement, soumis à ce double impératif, devenir une vedette publique dont, hors l'œuvre et les engagements politiques spectaculaires, on ne sait pas grand chose.

La philosophie était le débouché idéal de cette disposition. D'un côté, elle rivalise avec toutes les autres activités intellectuelles, au nom de l'universalité de la pensée. C'est ainsi que j'ai pu devenir à la fois, couvert par cette dénomination, un auteur de romans et de pièces de théâtre, et un connaisseur très convenable des mathématiques contemporaines. Que j'ai, aussi, pu ranger dans la même catégorie, celle de la production – par des Sujets individués – de vérités universelles dans les registres différenciés de l'art, de la science, de l'amour et de la politique. J'ai nommé ces quatre registres du talent existentiel et créateur dont l'humanité est capable, les “ quatre procédures de vérité ”.

Mais d'un autre côté, je n'ai pas trouvé étonnant que ces “ procédures ” utilisent dans certaines circonstances des formes et des méthodes, secrètement amarrées dans l'inconscient de ceux qui les font exister, qu'on pourrait tenir pour déloyales ou même pour répréhensibles : l'hostilité de ma mère m'avait habitué à ce que le Bien et le Succès puissent être assignés à d'invisibles ressorts parfaitement contestables.

Tout cela entra lentement, mais sûrement, dans la naissance et la consistance durable du signifiant public “Alain Badiou”.

II. Nicol A. Barria-Asenjo:

Qu'est-ce que vous entendez par la “Vraie Vie”. Et ainsi, quels sont les messages que vous donnez aux jeunes en lien avec les crises de notre temps ? D'ailleurs, vous avez souligné :

Le sujet de la philosophie est la vie véritable. Qu'est-ce qu'une vie véritable ? C'est la seule question que se pose le philosophe. Et donc, dans la mesure où il y a corruption de la jeunesse, ce n'est pas du tout au nom de l'argent, des plaisirs ou du pouvoir, mais pour montrer à la jeunesse qu'il y a quelque chose de supérieur à tout cela : la vraie vie. Quelque chose qui vaut la peine, qui mérite de vivre, et qui laisse l'argent, les plaisirs et le pouvoir loin derrière. La «vraie vie», rappelons-le, est une expression de Rimbaud. Voilà un vrai poète de la jeunesse, Rimbaud. Quelqu'un qui fait de la poésie à partir de son expérience totale de la vie telle qu'elle commence. C'est lui qui, dans un moment de désespoir, écrit de façon déchirante : “La vraie vie est absente”. (p.16)

Alors, comment penser une vraie vie aujourd'hui, si, comme le dirait Rimbaud, il semble que la vraie vie soit absente et constamment menacée ? Je pense aussi qu'il est difficile de trouver une vraie vie, parce que nous avons perdu l'espoir de transformation radicale en acceptant le discours hégémonique de la démocratie et du néolibéralisme.

Alain Badiou:

La “vraie vie” a toujours été, dans mon esprit, opposée aux contraintes économiques, notamment inégalitaires, qu'impose le gardien politique de l'organisation économique, à savoir l'Etat.

A ce propos, j'aimerais rappeler ici une déclaration plusieurs fois répétée de Marx : le monde que doit inventer la révolution communiste n'est pas le monde d'un “bon Etat”, mais un monde sans Etat. C'est là un point crucial, qui empêche toute utilisation de l'Etat parlementaire bourgeois comme un bon Etat “démocratique” opposé à diverses formes de “totalitarisme”. Déjà Lénine redoutait que, au lieu de travailler au dépérissement de l'Etat, les cadres révolutionnaires du début des années 20 se soient installés dans l'idée qu'un Etat dirigé par eux était tout à fait satisfaisant. Il s'agissait là d'un violent paradoxe : comment l'Etat d'un seul Parti, fût-il appelé “communiste”, peut-il réaliser la disparition de l'Etat ? Lénine avait dit dès 1917 “tout le pouvoir aux Soviets”, c'est à dire aux assemblées ouvrières et populaires, et nullement “tout le pouvoir au Parti”.

A cause des effets de ce contre-sens, aujourd'hui, donner satisfaction à Rimbaud quant à ce que pourrait être une “vraie vie politique” semble impossible. L'injustice essentielle du Capital domine toute notre planète. Il faut donc ré-inventer le communisme en proposant des formes d'organisation qui soient du côté du mot d'ordre « tout le pouvoir aux assemblées populaires », et qui puissent alors inventer simultanément une forme transitoire de dictature, pour briser le pouvoir bourgeois et capitaliste, et une forme essentielle de démocratie, pour que soit enfin réalisée l'égalité universelle.

III. Nicol A. Barria-Asenjo:

Je fais appel à vos propres mots :

Ce sont les deux virtualités qui sont toujours présentes dans le simple fait d'être jeune, de devoir commencer, et donc orienter, son existence. Brûler ou construire. Ou les deux, mais les deux ne sont pas faciles, cela signifierait construire un feu, mais le feu brûle et fait des étincelles, le feu brille, réchauffe et clarifie les moments de l'existence. Cependant, elle détruit plutôt qu'elle ne construit. C'est précisément à cause de ces deux passions opposées qu'il existe des jugements si contrastés sur la jeunesse, toujours, et pas seulement aujourd'hui. Des jugements très contrastés, entre l'idée que la jeunesse est une période merveilleuse et l'idée que la jeunesse est une période terrible de l'existence.

Rétrospectivement, quels sont les moments merveilleux et terribles qui ont marqué votre vie et qui vous

amener à la réflexion d'un projet philosophique en lien avec la politique ?

Alain Badiou:

Les moments terribles de l'existence sont ceux où vous découvrez, sous une forme ou une autre, que le monde est structuré, non par les formes égalitaires de la recherche d'un monde qui soit le meilleur pour tous, mais par le conflit brutal des ambitions d'une minorité, qu'elle soit sociale (exercice immédiat de la production d'une plus-value extorquée aux travailleurs) ou nationale (guerres rampantes ou déclarées contre ceux que vous considérez comme vos rivaux sur le marché mondial). Alors, vous-même, vous êtes déchiré entre deux orientations vitales. La première est tissée par la tentation du profit immédiat, par appartenance familiale, ou encore succès scolaires, réussite commerciale, mariages enrichissants, talent sportif, séduction sexuelle, et autres attributs de votre singularité. La deuxième vous tourne de façon générale vers les autres, leur immense détresse ou leur fort talent, en tout cas la nécessité d'en rassembler les énergies. A ce moment là, vous entrevoyez ce que peut être une vie réellement orientée vers des changements du monde, fussent-ils limités, comme peut l'être la parution d'un livre de philosophie un peu nouveau, qui prend en charge la situation du monde et de la pensée, ou comme la création d'un petit groupe communiste, qu'il soit ouvert à des changements plus radicaux, comme de puissants mouvements de masse visant à la disparition de l'Etat, ou qu'il demeure une avant-garde qui sait tenir le cap dans une situation générale encore livrée aux oppresseurs.

IV. Nicol A. Barria-Asenjo:

Dans votre texte intitulé : "La Commune de Paris : une déclaration politique sur la politique", vous avez affirmé : "as always, it's not about memory, it's about the truth". Ici, on peut voir que la vérité est liée au conflit et à la contradiction matérielle du réel. Aussi, quand vous affirmez que «une disparition ne peut laisser de trace», vous voulez dire qu'il n'y a pas un fragment de vérité dans cette disparition ?

Dans les thèses et les idées exprimées dans ce texte, vous parlez également d'une histoire qui nous appartient, d'une vérité politique en tant que projet politique d'émancipation, d'une "rupture idéologique" et d'un processus de "vidange du contenu proprement politique", et c'est pour cela que dans cette impasse qu'il y a un défi de "reconstruction de la gauche",

Vers la fin du texte, vous affirmez aussi que: "*But let us not fail to observe that there is no stronger transcendental consequence than that of making appear in a world that which did not exist before in it*". Quel est, en ce sens, le rapport possible entre la vérité et la mémoire ?

Sans vouloir nous égarer, je voudrais partager quelques fragments de réflexion sur d'autres questions qui, à mon avis, sont importantes à débattre, notamment

pour connaître votre point de vue. En 1965, Michel Henry affirme: "On ne peut en aucun cas extraire, dans l'ordre de la connaissance, même si elle est fondatrice dans l'ordre de l'être, on ne peut extraire, dans l'ordre de la connaissance, une intelligibilité effective de l'a priori historique qu'elle soutient". Ensuite, vous avez dit: "*la conséquence est une relation, forte ou faible, entre des existences. Par conséquent, le degré auquel une chose est la conséquence d'une autre n'est jamais indépendant de l'intensité d'existence que ces choses ont dans la situation considérée*" (Badiou, 2021). Alors quels sont les cadres généraux permettant de réfléchir à la question de la connaissance et de l'existence ?

Alain Badiou:

En politique, le rapport entre "vérité" et "mémoire" est en effet très complexe. On sait bien que le souvenir qui s'attache aux actions des combattants révolutionnaires d'une génération passée a toujours été, à la fois, une sorte de guide sacré pour les nouvelles générations, et en même temps une référence qu'il faut transcender, une étape qu'il faut savoir considérer comme révolue. Si même on peut parfois penser qu'une action, considérée comme victorieuse sur le moment, doit être réexaminée, réévaluée, et finalement critiquée, c'est toujours, en dernière instance, parce qu'on pense, en considérant ses conséquences, proches ou lointaines, qu'elle a finalement échoué ; ce peut être également qu'on est amené à réviser tout simplement la valeur qu'on lui a attribuée, laquelle s'avère bien moins garantie qu'on ne le pensait. De ce point de vue, la politique est souvent sans passé absolument prometteur, comme elle est sans futur certain. Elle est donc tenue dans ce que j'appellerais un "présent absolu", dont la valeur peut être considérable, sans pour autant que sa durée soit garantie, ni que son futur soit semblable à ce qu'elle est. C'est que l'impératif est toujours "continuons", justement parce que rien, en politique réellement révolutionnaire, ne se continue selon sa propre inertie. L'impératif du "continuer" est invariablement celui de nouvelles inventions, de pratiques appropriées, par leur nouveauté même, au futur de ce qui a été obtenu au présent contre le passé. On pourrait alors dire ceci : pour une politique réellement communiste, le présent est toujours l'invention d'un futur dont la fidélité au passé surpassera celle du présent. Par conséquent, la politique est en dernier ressort, non pas une suite étale de résultats, mais une fidélité temporelle obtenue par une invention incessante. Ce n'est pas seulement l'Etat, au sens administratif des choses, qui, comme le dit avec force Marx, doit, dans l'élément de l'Idée communiste, dépérir. C'est le monde ancien tout entier, y compris les formes initiales du monde qui résulte des révolutions, qui doit être surmonté. D'où que la vérité se tient au-delà de toute mémoire, si même elle s'en sert, négativement, pour penser l'au-delà. C'est en ce sens que l'a-priori historique, contenu par exemple dans l'Idée communiste, est à la fois moteur dans la transcendance temporelle du présent, et cependant, comme le dit Michel Henry, tributaire de l'intensité inaugurale du passé que convoque, activement, l'Idée.

VI. Nicol A. Barria-Asenjo:

Hegel est connu comme le philosophe qui travaille sur l'amour. Cependant, à notre époque, nous trouvons comme un point de confrontation entre certaines de vos thèses sur l'amour. Car, dans votre système de pensée, vous faites mention de l'amour comme une capture de la vérité :

It is on this identification that it is possible to produce a formal understanding of love. Let us give the first definition of it. An amorous encounter is what allocates descriptively a double function to the atomic and unanalyzable intersection of the two sexed positions: that of the object, where a desire finds its cause, and that of a point from which the Two are counted, thus initiating an investigation of the sharing of the universe (Badiou, 2000, p. 52).

Comment comprenez-vous l'amour ? Quel est le potentiel de l'amour dans les projets politiques ?

Alain Badiou:

L'amour est la plus intense expérience d'une relation à l'Autre qui soit le support d'une organisation générale de la vie. Il s'agit évidemment, en son cœur, et le plus souvent, de la différence des sexes, mais finalement de la différence radicale entre deux Sujets. Dans l'amour, il faut à fois accueillir l'altérité selon une temporalité longue, et bâtir, à travers toutes sortes de données complexes, une figure de l'Un enveloppant le Deux initial, une vie commune, une famille.

Il y a là, au regard de la politique, à la fois une parenté et une différence radicale. La parenté réside dans ce que la politique est, comme l'amour, à la fois une rencontre de l'altérité, dans la forme de la lutte des classes, et la construction d'une communauté, dans la forme du communisme. La différence résulte de ce que la rencontre amoureuse est une passion enveloppante, tandis que la rencontre politique est un combat (de classe) impitoyable. Et aussi de ce que la communauté amoureuse est par définition la plus limitée qui soit, celle de l'Un et d'un Autre, tandis qu'idéalement, la politique doit construire, via un combat visant à détruire la classe des exploités, une fraternité universelle, qui passera outre même les plus radicales différences, qu'elles soient sexuelles, raciales, langagières ou nationales. Il est quand même possible de dire que l'amour permet d'examiner, à toute petite mais intense échelle, ce que c'est qu'avoir totalement confiance en l'Autre en tant qu'autre, sans avoir pour cela besoin de penser qu'il faut qu'il soit le Même que vous.

L'amour est la culture restreinte de l'altérité créatrice, celle-là même dont se réclame le communisme. Un amour réussi, c'est un communisme minimal.

VII. Nicol A. Barria-Asenjo:

Dans votre livre "Conditions", vous affirmez que la philosophie a le devoir de rompre le lien entre l'historicisme et l'autodéfinition. Vous constatez également que il y a

une "intra-philosophical status of the category of truth" (p. 8). Quels sont, selon vous, les défis et les devoirs de la philosophie aujourd'hui et à l'avenir ?

Alain Badiou:

La question des "défis" et des "devoirs" de la philosophie est évidemment dépendante de la situation historique dans laquelle s'affirme une pensée philosophique un peu neuve. Le problème est alors le démêlé entre cette pensée et la, ou les, idéologie(s) dominante(s).

Par exemple, en France, les "nouveaux philosophes", comme Bernard-Henri Lévy ou Alain Finkielkraut, ont, sous le couvert de leur prétendue "nouveau", organisé conceptuellement, en France, à partir des années 70/80, et en réaction aux nouveautés politiques inventées par les militants étudiants et ouvriers de la période qu'on a appelée "Mai 1968", un vaste mouvement idéologique contre-révolutionnaire. Le but était de valoriser sous le nom de "démocratie", l'Etat parlementaire bourgeois, et de l'opposer au "totalitarisme" des entreprises communistes, quelles qu'elles soient. C'était déjà la béquille philosophique qui allait servir jusqu'à aujourd'hui, afin de justifier indéfiniment l'ordre social capitaliste, dans sa progressive conquête du monde entier. Et c'est en partie contre cette "philosophie" réactionnaire que, à partir des années quatre-vingt ("L'être et l'événement" paraît en 1988), je me suis à nouveau tourné vers l'écriture philosophique, pour produire des concepts qui soient cohérents avec la nécessité de faire que, au-delà de ses échecs, la politique communiste, tant en Chine qu'en Russie, trouve la voie d'une renaissance.

Je définissais ainsi ce que j'ai appelé la "troisième étape" du marxisme, après, au XIXe siècle, sa création (première étape), et, au vingtième, ses échecs (deuxième étape). On peut penser philosophiquement que ces échecs sont dus à une butée paralysante sur la question du pouvoir d'Etat, lequel s'est trouvé indéfiniment renforcé, alors que l'impératif communiste est obligatoirement celui de son dépérissement.

La philosophie me semble tout particulièrement requise pour que la pensée accompagne le passage d'une étape à une autre. Après tout, c'est bien à l'abri de la philosophie de Hegel que Marx et Engels ont pu créer la pensée politique communiste.

VIII. Nicol A. Barria-Asenjo:

Dans l'ouvrage "De la fin. Conversations" avec Giovannibattista Tusa (2017) vous reprenez l'une des questions les plus complexes que vous avez abordées tout au long de votre œuvre, c'est-à-dire, la relation entre Sujet et Vérité, sur laquelle vous vous exprimez :

Nous sommes toujours pris dans la contradiction qui consiste, d'une part, à considérer que la vérité a une autonomie primordiale –comme illumination, comme devenir ou comme lieu– et que le sujet, finalement, est comme l'habitant de cette souveraineté ; et, d'autre part, l'idée selon laquelle, finalement, la vérité est une production subjective. Tout mon problème consiste donc à éviter d'être

d'un côté ou de l'autre de cette contradiction, à soutenir nécessairement qu'il y a une sorte de co-pertenance, absolument singulière, entre la vérité et le sujet, qui conduit à dire que le sujet est une figure d'orientation dans la construction de la vérité (p. 29).

Dans ce couple sujet/vérité, il existe une co-relation qui conduit à la recherche de la définition de son statut ontologique. La solution que vous nous proposez est qu'il y a une métamorphose de l'individu qui est le pré-sujet. Pouvez-vous revenir sur cette question ?

Alain Badiou:

Cette question est centrale dans ma philosophie. Je veux en effet soutenir à la fois qu'il y a bien une sorte d'absoluité universelle dans une vérité, et que, cependant, une vérité est le produit conjoint d'une advenue objective, que je nomme un événement et d'un travail subjectif portant sur cette advenue. C'est donc une sorte de synthèse entre l'objectivité du monde et une des façons dont l'humanité subjective cette objectivité en participant activement au déploiement de ses conséquences, rapprochées ou lointaines.

Le triangle conceptuel qui permet de penser une vérité est donc celui de l'être (une multiplicité singulière), de l'événement (une multiplicité en quelque sorte supplémentaire) et du sujet, par lequel advient la médiation entre événement et placement objectif dans le monde. Le sujet est certes lui-même une multiplicité, un être-dans-le-monde, mais il peut s'emparer d'un événement pour en immobiliser la nouveauté signifiante, et en tirer de vastes conséquences.

Le déploiement d'un événement en vérité par la médiation d'un sujet est le seul processus réel qui fasse advenir dans le monde une figure universelle, une transcendance au regard des multiplicités finies dont le monde est tissé. C'est aussi la seule procédure qui, de l'intérieur du fini, touche l'infini. Cette projection infinie distingue l'individu humain de sa propre finitude animale, sans évidemment l'anéantir : tout vérité est un supplément infini dont le support demeure fini.

XIX. Nicol A. Barria-Asenjo:

À différents moments, vous affirmez que toute votre philosophie vise à expliquer la question de l'"exception immanente". En faisant l'analogie de la caverne de Platon, cela veut dire que dans l'impossibilité de trouver une issue de la caverne, il n'y a pas une rupture produite par le mouvement ou l'envie de cette sortie. A notre époque, où la politique duale n'offre que deux sorties apparentes possibles, se produit un effet de polarisation politique qui restreint les mouvements de création de sorties diverses. Les philosophes de notre temps se sont chargés à leur tour de renforcer ces impossibilités de trouver une autre issue, où la question de la mémoire pourrait mobiliser quand même des nouveaux scénarios. Quel est votre quand vous réfléchissez aux conditions du présent et à la configuration de l'avenir ? Est-il possible de pen-

ser des modalités de mouvements qui construisent des autres issues ?

Alain Badiou:

Dans la grotte historique que constitue aujourd'hui la domination mondiale du marché capitaliste, il n'existe en fait que deux portes "publiques", aujourd'hui activées dans la forme de la guerre, à savoir la guerre en Ukraine. La première porte est celle dite "occidentale", et qui se vante d'être "démocratique", porte ouverte ou fermée par la machinerie dominante des Américains. La deuxième porte est celle, dite "totalitaire" par ses ennemis "démocrates", porte dont l'ouverture et la fermeture dépend, pour l'essentiel, des pouvoirs russes et/ou chinois.

Il n'y a pas, à la même échelle, de troisième porte. La raison en est que l'hypothèse communiste, seule détermination possible d'une telle troisième porte, est réduite pour le moment à quelques expériences localisées de liaison de masse et d'école politique. De même qu'au moment de la féroce guerre mondiale de 1914/18, les deux camps appartenaient à l'impérialisme bourgeois, le conflit ayant le nationalisme pour unique moteur ; de même aujourd'hui, les deux camps appartiennent à l'ordre capitaliste mondial. Le camp "occidental" incarne une version économiquement conflictuelle et politiquement diversifiée, l'autre une version économiquement centralisée et politiquement organisée sous les espèces d'un parti unique. La première est électoraliste, ayant monté tout un appareillage parlementaire composé, comme le disait Marx, de "fondés de pouvoir du capital". La seconde est purement administrative, ayant fait du vieux parti "communiste" une sorte de lieu de pouvoir soustrait à toute concurrence. A l'arrière-plan, on peut dire qu'au capitalisme multiforme de la première version, qui fétichise la "libre" concurrence, s'oppose un capitalisme monopoliste d'Etat, qui sanctifie la discipline, et, en fait de concurrence, cherche à conquérir la première place au niveau mondial.

Une curiosité de la seconde forme du capitalisme moderne est qu'en Chine, le parti s'appelle encore "communiste". C'était la douleur de Mao Zedong au moment de la Révolution Culturelle des années soixante-soixante dix, laquelle a tenté, sans réussir, d'empêcher le passage du collectivisme au capitalisme d'Etat : on lui demandait, à Mao, où diable il voyait, dans la Chine "communiste", une dangereuse "bourgeoisie". Et il répondait : "La bourgeoisie est dans le parti communiste". Il appelait à juste titre ce phénomène l'apparition, dans le monde, d'une "nouvelle bourgeoisie", celle qui exploitait, de façon entièrement organisée dans un Etat central, les énormes masses ouvrières et paysannes de la Chine.

Alors, face aux deux bourgeoisies qui préparent, notamment en Ukraine, la troisième guerre mondiale, il est vraiment nécessaire, oui, de chercher et de construire des issues pour sortir de cet enfermement impérialiste. Ces issues doivent constituer des organismes locaux : une forme retrouvée de ce qui fut appelé en Russie des "soviets". Des endroits-écoles, où tous les aspects de la situation, tant nationale que planétaires, sont discu-

tés et ordonnés à l'invention d'un nouveau mouvement politique, lequel sera réellement communiste, quel que soit le mot retenu pour le nommer.

Le mot d'ordre central de ces écoles militantes sera une version renouvelée du mot d'ordre que Lénine, rentrant en Russie en 1917, a jeté à la figure de dirigeants déjà sclérosés du parti bolchevique, à savoir : "Tout le pouvoir aux soviets !". On pourra alors avoir, oui, un mouvement qui construit des issues.

X. Nicol A. Barria-Asenjo.

Chaque production philosophique réalisée maintient un engagement authentique envers la défense intérieur et extérieur de la philosophie, parce on semble qu'actuellement la philosophie se dilue, perd sa définition et semble errer entre différents domaines pour se mélanger avec l'histoire, la politique ou la psychanalyse.

Dans sa conférence inaugurale du 28 octobre 1816, Hegel a annoncé :

La misère de l'époque et l'intérêt des grands événements mondiaux ont également relégué à l'arrière-plan le dévouement sérieux et profond à la philosophie, faisant que l'attention générale s'en détourne. Et c'est ainsi que, tandis que des têtes solides se sont consacrées aux problèmes pratiques, la grande entreprise de la philosophie est tombée entre les mains de la superficialité et de l'endoctrinement qui y ont pris leurs aises (p.4).

Pourriez-vous nous parler des traces existentielles qui vous ont permis de rester sur le chemin de la philosophie afin d'éviter l'égarement de-elle ?

Alain Badiou:

Vous avez raison de comparer la situation actuelle de la philosophie à celle que Hegel décrivait au début du

XIXe siècle, à un moment où les quelques effets véritablement démocratiques de la révolution française commençaient –via Napoléon, les monarchies européennes, les guerres et les débuts du colonialisme– à se dissoudre dans le conflit entre bourgeoisie et noblesse. En France, les "nouveaux philosophes" ont installé une propagande caricaturale en faveur du pouvoir parlementaire bourgeois, et nommé tout le reste "totalitarisme", si bien que leur "nouveau" consistait en un conservatisme bien installé.

Ce qui m'a protégé de ce type de "nouveau" a été, je crois, d'abord, entre 1968 et, disons, les années quatre-vingt, un activisme politique, tant en milieu étudiant que dans les usines ou chez les paysans pauvres (création et développement, d'abord de l'Union des Communistes de France Marxiste-Léniniste, l'UCFML, puis de l'Organisation Politique, l'O.P.). Et, simultanément, une étude sérieuse des mathématiques les plus contemporaines. Cette alliance du réel et du risque politiques (j'ai tout de même été condamné à un an de prison avec sursis) et de l'ascétisme formel des maths a construit, pendant finalement une cinquantaine d'années, une subjectivité rebelle aux configurations dominantes du type "démocratie parlementaire contre totalitarisme", ou "anarchie dans la rue contre sérieux des enquêtes militantes". La philosophie a pu se situer, pour moi, dans une sorte d'indépendance constructive, quitte à savoir que, par les temps qui courent, le succès n'a certes pas d'imminence, mais qu'il est possible de travailler aux moyens qui seront les siens.

C'est ainsi que j'ai pu atteindre le "grand âge" –j'ai 86 ans– sans jamais désespérer, ni de la politique, pourtant très malade, ni des mathématiques, pourtant si souvent moquées, ni de la philosophie, pourtant dominée par le couple stérile de l'académisme et du "démocratisme". Je suis encore capable de penser au futur...

Reference

Badiou, A. & Tussa, G., *Acerca del Fin. Conversaciones*, Argentina, Tinta de Limón, 2019.

Badiou, A., La Comuna de Paris: una declaración política sobre la política, La Tizza, 2021. Available: <https://medium.com/la-tizza/la-comuna-de-par%C3%ADs-una-declaraci%C3%ADn-pol%C3%ADtica-sobre-la-pol%C3%ADtica-1-61fbb4909c00>

Badiou, A., *The Scene of Two*, translated From *De l'amour*, Flamon, 2000.